

DÉSORIENTATIONS SEXUELLES. FREUD ET L'HOMOSEXUALITÉ

[Ruth Menahem](#)

Presses Universitaires de France | « [Revue française de psychanalyse](#) »

2003/1 Vol. 67 | pages 11 à 25

ISSN 0035-2942

ISBN 2130535623

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2003-1-page-11.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Désorientations sexuelles. Freud et l'homosexualité

Ruth MENAHEM

« Le choix d'objet homosexuel est présent dans la vie psychique normale. »

S. Freud, *Trois essais sur la vie sexuelle*.

« Il n'y aura [...] que *des* homosexualités, dont le pluriel déjouera tout discours constitué, au point qu'il apparaît presque inutile d'en parler. »

Roland Barthes par Roland Barthes, in *Œuvres complètes*, t. 3, Le Seuil, 1995.

« L'avenir est à Freud », proclamait Jean Genet en 1935 ; pour lui, la théorie de l'inconscient était porteuse de possibilités nouvelles d'échapper aux principes contraignants des morales instituées. Aujourd'hui, alors que psychanalyse et homosexualité ont acquis un certain statut dans la société (occidentale), on ne peut que constater le malaise et les contradictions dans leurs relations réciproques. Si nombre d'homosexuels sont en analyse – cela non du fait de leur homosexualité, mais pour se libérer de symptômes qui les font souffrir –, le discours de leurs « penseurs militants » est d'une grande virulence, accusant la psychanalyse de vouloir « normaliser » leur orientation sexuelle en privilégiant la différence des sexes.

La discorde entre homosexuels et psychanalystes – et cela à l'intérieur même de la communauté analytique – s'enflamme dès lors qu'on convoque la figure du psychanalyste homosexuel. Pour Freud, l'homosexualité, étant une variante du choix d'objet sexuel, ne constitue pas un critère de sélection pour les candidats analystes. Position rejetée en son temps par Jones et la majorité des élèves de Freud et faisant l'objet aujourd'hui de controverses au sein de l'API sur la constitution de groupes de psychanalystes homosexuels réservés aux analysants de même orientation.

Les notions d'homosexualité et de psycho-sexualité émergent à la même époque mais se réfèrent à des courants de pensée distincts. Soulignons que

ce sont des constructions historiquement datées qui correspondent à des manières de nommer, de penser, d'encadrer la sexualité. Située au carrefour de l'individuel et du social, la question de l'homosexualité couvre le champ de plusieurs disciplines. Le point de vue de la psychanalyse ne peut être que partiel et se doit de prendre en considération les mouvements collectifs.

La contribution de Freud à la compréhension de l'homosexualité a provoqué de grandes résistances dont l'analyse des fondements reste à faire. Souvenons-nous de l'avertissement de Jacques Caïn¹ : « L'analyste est en danger quand il réfléchit sur l'homosexualité. »

L'INVENTION DE L'HOMOSEXUALITÉ²

Si le terme « homosexualité » apparaît à la fin du XIX^e siècle dans un contexte de médicalisation de la vie sexuelle, le phénomène lui-même et son rejet sont présents dans toutes les cultures, ce qui en fait une constante de l'anthropologie. Il faut noter le relativisme pénal en cette matière. Pratique courante et bien tolérée en Grèce, à Rome et en Chine, mais condamnée chez les Assyriens, les Hébreux, les Égyptiens. Après l'établissement du christianisme elle devint passible de mort dans tout l'Occident chrétien jusqu'à la fin du XVIII^e siècle – qualifiée de crime d'hérésie ou de lèse-majesté divine.

Le Code Napoléon abandonne le crime de sodomie. Mais en Allemagne la loi sur la répression ne fut abrogée qu'en 1969. Au Royaume-Uni la dernière exécution capitale eut lieu en 1935. En Russie, après une période de peines légères et de tolérance avant la Révolution, d'importantes peines de prison furent introduites en 1934 à la suite de la découverte d'une prétendue conspiration homosexuelle.

En France, la restriction introduite en 1942 et confirmée en 1945 qui réprimait les rapports homosexuels entre une personne majeure et un mineur ou entre des mineurs a été abrogée par la loi du 4 août 1982. Aujourd'hui, l'acceptation sociale qui se manifeste par les bruyantes « sorties de placard » a fait basculer l'objet de la sanction pénale qui frappe maintenant la discrimination homophobe³. Par exemple, selon la législation en vigueur, personne ne peut licencier ou refuser d'embaucher quelqu'un sur son orientation sexuelle.

1. Séminaire de perfectionnement, « Les transferts homosexuels », 1982.

2. Titre inspiré par J. N. Katz, *L'invention de l'hétérosexualité*, EPEL, 2001.

3. L'introduction de ce terme est récente, 2001, dans *Le Petit Larousse*.

La nécessité d'une obligation légale prouve que dans les mentalités le rejet reste intact.

C'est à l'époque même où Freud élabore sa théorisation de la sexualité – la psycho-sexualité – que la nosographie psychiatrique fondée sur la théorie de la dégénérescence de Magnan décrit une nouvelle maladie mentale : l'homosexualité. Celle-ci subsiste dans la classification des maladies mentales de l'OMS jusqu'en 1983. Définie comme « passion sexuelle morbide, plus ou moins exclusive, pour une personne du même sexe » (*Dictionnaire d'Oxford*, 1872), ce terme subsume ce qu'on nommait, entre autres, inversion, pédérastie ou uranisme pour les hommes, saphisme ou tribadisme pour les femmes. Elle précède l'hétérosexualité (du moins dans le dictionnaire) qui, en 1901, est ainsi définie : « Passion sexuelle morbide pour une personne du sexe opposé. » Dans cette perspective, la sexualité, quelle qu'en soit l'expression, relève du pathologique.

Il faudra attendre 1934 pour voir l'hétérosexualité prenant son sens actuel. Dans *Le Grand Robert* (éd. de 1985), l'homosexuel est défini comme celui « qui éprouve une appétence sexuelle pour un individu de même sexe (contraire : hétérosexualité) ». Cette dernière appellation s'applique aux personnes qui éprouvent une « appétence pour l'autre sexe, considérée comme normale ». Ainsi, l'usage linguistique reflète la condamnation sociale et morale : il y a une norme, l'hétérosexualité ; toute autre forme est déviante.

Depuis les années 1970, les termes de *gays* (par euphémisme), de *queer* (tout ce qui s'écarte de la norme) renvoient à une autre idéologie. Être *queer*, c'est se situer aux marges de la société et considérer que le mouvement *gay* et lesbien ne doit pas se séparer des autres luttes politiques. C'est la position défendue par Dominique Fernandez¹.

« Être homosexuel, ce n'est pas seulement préférer les personnes de son propre sexe, c'est se tenir en marge de la masse de ses semblables, penser et agir différemment, apporter dans le consensus social un ferment de révolte et de discorde. »

Pour les « lesbiennes radicales » telles Monique Wittig², l'hétérosexualité constitue la matrice du pouvoir ; c'est contre le régime politique de la domination hétérosexuelle – et masculine –, qu'il faut mener le combat, c'est une véritable lutte de classes.

L'homosexualité déborde le cadre de la sexualité, pour devenir un problème politique. On passe du conflit interne à la prise de parti d'un combat externe.

1. D. Fernandez (2001), *L'amour qui ose dire son nom*, Stock.

2. M. Wittig (2001), *La pensée « straight »*, Balland.

Une variante apparaît aussi dans la conceptualisation psychanalytique. À la suite de Ferenczi qui a introduit la notion d'homo-érotisme en 1911, A. Green¹ et J. Bergeret² (entre autres) adoptent ce terme qui déplace le centre de gravité de la sexualité : elle n'est plus la référence centrale.

L'HOMOSEXUALITÉ DANS LA THÉORIE FREUDIENNE

Revenons à Vienne où, en ce début du XX^e siècle, l'homosexualité est une affaire médicale et pénale, qui relève du juge et du psychiatre. Quand, pour le journal viennois *Die Zeit*, on a demandé son avis à Freud sur un scandale impliquant une importante personnalité traduite en justice pour homosexualité (1903), il répond :

« L'homosexualité ne relève pas du tribunal et j'ai même la ferme conviction que les homosexuels ne doivent pas être traités comme des gens malades, car une telle orientation sexuelle n'est pas une maladie. Cela ne nous obligerait-il pas à caractériser comme malades de nombreux grands penseurs que nous admirons précisément en raison de leur santé mentale [...] Les personnes homosexuelles ne sont pas des malades » (cité par Kenneth Lewes, *The Psychoanalytic Theory of Male Homosexuality*, NY Meridian).

Soulignons que Freud dit : « J'ai la ferme conviction... », mais qu'il ne présente pas d'argument théoriquement fondé. Cette conviction est loin de faire l'unanimité dans la communauté analytique actuelle. Citons Lacan pour qui ce sont des malades qu'il faut guérir :

« Les homosexuels, on en parle. Les homosexuels, on les soigne. Les homosexuels, on ne les guérit pas. Et ce qu'il y a de plus formidable, c'est qu'on ne les guérit pas malgré qu'ils soient absolument guérissables » (t. 5 du *Séminaire*, 1957-1958).

Plus récemment, sous la plume de C. Botella : « À l'heure actuelle, avec l'accroissement des connaissances, tant au niveau de la théorie que de la pratique, il doit être possible d'affirmer que la psychanalyse est appelée à résoudre le problème de l'homosexualité. »³ S'opposant ainsi à Freud qui affirmait, en 1921 : « La psychanalyse n'est pas appelée à résoudre le problème de l'homosexualité. »

Ce problème, quel est-il ? Si les homosexuels ne sont pas des malades, qu'est-ce qu'être homosexuel ? une identité ? Une telle conception serait

1. A. Green, *Les chaînes d'Éros*, Odile Jacob, 1997.

2. J. Bergeret et coll., *L'érotisme narcissique ; homosexualité et homoérotisme*, Dunod, 1999.

3. C. Botella, L'homosexualité(s) : vicissitude du narcissisme, in *Revue française de psychanalyse*, LXIII, 1999, Identités, p. 1309.

réduire les êtres à leur comportement sexuel. Un investissement ? La question reste posée. L'argumentation de Freud, dans ses très nombreux travaux théoriques et cliniques, depuis le Manuscrit H (adressé à Fliess) jusqu'à l'*Abrégé* en 1938, vise à montrer qu'il s'agit d'une orientation sexuelle, un choix d'objet parmi d'autres.

Les textes majeurs traitant de ce sujet sont : Les « Trois essais sur la théorie sexuelle » (1905 et notes de 1915 et 1920), le « Léonard de Vinci » (1911), « Le président Schreber » (1911) et « La psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine » (1920). On relève certes des ambiguïtés, des contradictions, mais le courant – celui prônant la « normalité » de l'homosexualité – reste privilégié. La référence centrale est toujours celle de l'Œdipe fondé sur la bisexualité originelle. La conviction de Freud, si l'on en juge par le nombre de textes et la fermeté de l'argumentation, va bien en ce sens.

Les extraits que nous proposons sont tous ciblés sur « la nécessaire universalité de l'homosexualité », selon les termes freudiens.

« La recherche psychanalytique s'oppose [...] à la tentative de séparer les homosexuels des autres êtres humains en tant que groupe particularisé. Le choix d'objet homosexuel est présent dans la vie psychique normale. [...] Il doit en être ainsi, car je n'ai pas encore réussi à faire une psychanalyse d'homme ou de femme sans devoir tenir compte d'une telle tendance homosexuelle » (*Trois essais sur la théorie sexuelle*, 1905 d, NT Gallimard, NOTE AJOUTÉE en 1915). « ... Bien plutôt, c'est l'indépendance du choix d'objet vis-à-vis du sexe de l'objet, la liberté de disposer indifféremment d'objets masculins ou féminins [...] que la psychanalyse considère comme la base originelle à partir de laquelle se développent, à la suite d'une restriction dans un sens ou dans l'autre, le type normal aussi bien que le type inversé. Du point de vue de la psychanalyse [...], *l'intérêt sexuel exclusif de l'homme pour la femme est aussi un problème qui requiert une explication et non pas quelque chose qui va de soi* » (je souligne).

Freud met l'accent sur une certaine symétrie entre les choix homo/hétéro et prône la liberté par rapport à l'anatomie, ce qui vient nuancer la thèse soutenue dans « Quelques conséquences de la différence anatomique entre les sexes » et aussi l'affirmation de l'*Abrégé*, « l'anatomie c'est le destin ».

Pour appuyer cette démonstration, la notion de psycho-sexualité doit être élargie afin d'y intégrer l'ensemble de ses composantes. C'est ce que Freud développe dans ce passage extrait de l'*Autoprésentation* (1925 d, OCP, XVII, PUF, 1992).

« Cet élargissement est double. Premièrement, la sexualité est détachée de ses relations par trop étroites aux organes génitaux et elle est posée comme une fonction du corps plus englobante, tendant au plaisir, qui n'entre que

secondairement au service de la reproduction ; deuxièmement, sont mises au nombre des motions sexuelles toutes celles qui sont simplement tendres ou amicales, pour lesquelles notre usage de la langue utilise le mot multivoque d' "amour " [...], par la psychanalyse on peut mettre en évidence qu'il y a en chacun une part de choix d'objet homosexuel. »

Dans la psycho-sexualité ainsi redéfinie – incluant le plaisir et l'amour –, la question devient : Comment et pourquoi fait-on tel ou tel choix ? (Rappelons que, du point de vue métapsychologique, l'objet est pour la pulsion parfaitement aléatoire.) Si bien que le rôle de la psychanalyse se conçoit ainsi :

« La psychanalyse n'est pas appelée à résoudre le problème de l'homosexualité, mais seulement à dévoiler les mécanismes psychiques du choix objectal et à suivre les voies qui conduisent de ces mécanismes aux montages pulsionnels » (Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine, 1920 a, in *Névrose, psychose, perversion*, PUF, 1973, p. 268).

On a affaire plutôt à trois séries de caractères qui sont : les caractères sexuels somatiques, les caractères sexuels psychiques et le mode du choix d'objet. Ces caractères « varient indépendamment les uns des autres et sont susceptibles, de permutations diverses. La littérature a empêché d'y rien comprendre en poussant [...] au premier plan, le comportement venant en troisième lieu et qui seul frappe le profane, je veux dire le choix d'objet, tout en outrant la fixité de la relation existant entre ce troisième point et le premier » (entre le choix d'objet et les caractères sexuels somatiques).

Je vais me faire l'avocat du diable en demandant comment se pose cette question du choix d'objet aux intéressés, comment elle est vécue. Jean Genet exprime très clairement ce qu'on entend aussi chez nombre de patients et patientes homosexuels :

« Est-ce qu'on sait pourquoi un homme choisit telle ou telle position pour faire l'amour ? La pédérastie m'a été imposée comme la couleur de mes yeux. Tout gosse, j'ai eu conscience de l'attraction qu'exerçaient sur moi d'autres garçons, je n'ai jamais connu l'attraction des femmes. C'est seulement après avoir pris conscience de cette attraction que j'ai choisi, décidé librement ma pédérastie. Autrement dit, il a fallu que je m'en accommode tout en sachant qu'elle était réprouvée par la société. »¹

La question de l'étiologie reste ouverte ; Freud insiste sur les deux faits incontournables que sont l'amour excessif mère/enfant et la bisexualité universelle. Dans une note ajoutée en 1919 au « Léonard de Vinci » (1910 c, NT Gallimard, 1987, p. 115), Freud affirme :

« La recherche psychanalytique a aidé à la compréhension de l'hom-

1. J. Genet (1935), *Europe*, n° 808-809, p. 18.

sexualité en produisant deux faits indubitables [...]. Le premier est la fixation à la mère des besoins d'amour, l'autre affirme que chacun, y compris l'homme le plus normal, est capable du choix d'objet homosexuel, l'a accompli à un moment donné de sa vie et dans son inconscient, ou bien s'y tient encore, ou bien s'en défend par d'énergiques contre-attitudes. Ces deux constatations mettent fin aussi bien à la prétention des homosexuels de se faire reconnaître comme un "troisième sexe" (Magnus Hirschfeld) qu'à la distinction tenue pour importante entre homosexualité innée et homosexualité acquise. »

Cette insistance pour faire de l'homosexualité un simple choix parmi d'autres satisfait trois objectifs. *Primo*, sortir l'homosexualité de la classification psychiatrique et pénale. *Secundo*, inclure ce fonctionnement dans celui de la psycho-sexualité fondée sur la théorie de l'Œdipe et de la bisexualité. Et *tertio*, justifier ses propres orientations sexuelles.

C'est par une note ajoutée aux *Trois essais* qu'est introduit ce troisième point :

« Je ne fais que rendre justice à celui qui m'a mis sur la voie, en rappelant que ce n'est qu'après les révélations privées de W. Fliess que mon attention a été attirée sur la nécessaire universalité du penchant à l'inversion, après que j'eus moi-même découvert ce penchant dans des cas isolés. »

FREUD ANDROPHILE

Ce que Freud doit à Fliess, ce n'est pas seulement la notion de bisexualité, mais une compréhension de ses propres tendances homosexuelles. La relation passionnelle entretenue pendant de longues années avec W. Fliess nous est connue grâce aux lettres miraculeusement sauvées par Marie Bonaparte. Avec l'édition complète de cette correspondance établie par Jeffrey Moussaieff Masson, nous disposons d'une publication non censurée par Anna, comprenant 133 lettres supplémentaires par rapport à *La naissance de la psychanalyse* et aussi l'intégralité des passages caviardés (traductions personnelles, cet ouvrage n'ayant pas été traduit).

Quelques passages d'une lettre datée du 7 août 1901 qui a été lourdement caviardée par Anna révèlent les tendances homophiles de Freud. Marie Bonaparte rapporte dans ses Notes que, quand elle a montré cette lettre à Freud, il lui a dit : « C'est une lettre très importante. »

L'idylle avec Fliess a atteint son point de rupture : Freud constate : « On ne peut pas se cacher la distance qui s'est créée entre nous. » « [...] Pour Breuer, tu

as certainement raison en ce qui concerne *le* (souligné par Freud) frère, mais je ne partage pas ton mépris pour l'amitié entre hommes, probablement parce que je suis partie prenante à un degré élevé¹. *Comme tu sais dans ma vie, la femme n'a jamais remplacé l'ami, le camarade* [je souligne]. Si l'orientation vers les hommes de Breuer n'avait pas été si tordue, si timorée, si pleine de contradictions, alors on aurait eu un exemple parfait des performances que peut réaliser le courant *androphile* (je souligne) chez l'homme quand il peut être sublimé. »

Retenons ce terme – cet hellénisme d'unique occurrence – qui renvoie plutôt à l'amour qu'à la sexualité. Freud poursuit (passage non censuré) : ... « Mon prochain travail s'appellera : de la bisexualité humaine... un seul élément le principe fondamental : le refoulement n'est possible que du fait d'une réaction entre deux courants sexuels ; l'idée vient de toi... J'avais dit : la solution réside dans la sexualité et tu as répondu : dans la bisexualité. »

Finalement, cet enfant qu'ils ont conçu ensemble paraîtra avec le titre *Les trois essais sur la théorie sexuelle*, donc Freud en a évacué la paternité, ce que Fliess lui reprochera avec vigueur.

Après la rupture avec Fliess, le travail d'élaboration continue, ce dont témoigne la correspondance avec Ferenczi. Ce dernier se plaint de n'être pas admis dans l'intimité de Freud (lettre du 6 octobre 1910, donc une dizaine d'années plus tard).

« Depuis le cas Fliess, dans le dépassement duquel vous m'avez vu précisément occupé, ce besoin (de totale ouverture de la personnalité) s'est éteint chez moi. Une partie de l'investissement homosexuel a été retirée et utilisée pour l'accroissement de mon propre moi. »

Ce qu'il réaffirme quelques jours plus tard (17 octobre 1910) : « J'apprécie d'avoir surmonté mon homosexualité avec, pour résultat, une plus grande autonomie. » (Rappelons que c'est en 1911 que Ferenczi présente sa conception de l'homo-érotisme.)

Si Freud a pu surmonter son homosexualité, c'est en déplaçant cet amour sur sa fille Anna, en lui assignant une identité de genre.

ANNA OU « LE MAUVAIS GENRE »²

À la fin d'une longue lettre à Fliess (20 octobre 1895), Freud écrit : « Si tu n'y vois pas d'inconvénient, je donnerai à mon prochain fils le nom de Wil-

1. Masson propose ce passage en allemand : « weil Ich in hohem Grade Partei bin », qu'il traduit par : « I am in a high degree party to it. »

2. Titre de l'ouvrage de Florence Tamagne, EDLM, 2001.

helm ! S'il devient une fille, elle se prénommera Anna. » Deux mois avant sa naissance, le destin d'Anna est scellé : on lui a assigné son identité de genre, elle sera Wilhelm.

Qu'est-ce qui précède dans cette missive ? Il s'agit de la mise en place d'un travail difficile, l'élaboration de l'*Esquisse*, travail qui serait bien simplifié si seulement ils pouvaient tous deux en discuter longuement ; mais c'est hélas impossible. Et il cite Rückert (bien avant « Au-delà... ») : « Ce qu'on ne peut atteindre en volant, il faut l'atteindre en boitant. Les Écritures disent qu'il n'est point honteux de boiter. » S'il ne peut disposer de Wilhelm, le garder présent en permanence, eh bien Anna fera l'affaire. Solution peut-être boiteuse mais point honteuse. Encore que ce serait à nuancer car on pourrait montrer comment le refoulé fait retour dans ses théorisations de la négation, du clivage, du déni.

On connaît l'annonce de la naissance d'Anna, le 3 décembre 1895 : « S'il s'était agi d'un fils je te l'aurais annoncé par télégramme puisqu'il aurait porté ton prénom, mais comme c'est une fille prénommée Anna je te l'annonce plus tardivement... »

Anna est la dernière des six enfants de Freud, tous nés entre 1887 et 1895. Freud dit avoir cessé toute relation sexuelle à partir de la naissance d'Anna ; il avait alors 39 ans.

Freud a assigné à Anna le rôle du Wilhelm Fliess, compagnon idéal. La gardant toujours près de lui, refusant tous ses prétendants, l'empêchant d'avoir des intérêts professionnels autres que les siens. En 1912, après le départ de Jung (autre forte amitié masculine), alors qu'Anna n'a que 17 ans, Freud lui accorde une place importante dans son groupe d'élèves. De 1918 à 1922, il la prend même sur son divan pour régler, comme l'écrit Anna : « ... l'état pas tout à fait ordonné de mon honorable vie intérieure. »

En 1922, Anna fait une conférence pour être admise à la société viennoise ; on sait maintenant qu'elle y a exposé son propre cas. Intitulé « Fantômes de fustigation et rêveries diurnes » (inspiré de « On bat un enfant »), elle y dévoile des fantasmes masturbatoires qui entraînent un paroxysme de plaisir onaniste ; ils sont accompagnés des « belles histoires » où un jeune homme finit toujours par séduire son bourreau et se faire accepter par lui.

La première analyse d'Anna s'achève en 1922 sur un transfert inanalytable et entraîne Anna dans un passage à l'acte : sa relation avec Dorothy Burlingham. Anna se met à la place qui lui a été assignée par le fantasme de son père.

Elle fera une seconde analyse en 1924, toujours avec son père, et aura en outre des entretiens avec Lou Andréas-Salomé, Eitingon et Marie Bonaparte. Les seuls enfants qu'elle fera seront des enfants théoriques.

Si Freud peut écrire bien des années plus tard (lettre à Edoardo Weiss, 1935) : « Avec ma propre fille Anna j'ai bien réussi, avec des fils on se heurte à des scrupules plus particuliers », ne serait-ce pas la preuve que Freud n'a pas du tout surmonté son homosexualité comme il le prétend, mais qu'il ne s'agit que d'un déplacement sur Anna – ce n'est pas lui l'homosexuel c'est Anna –, alors qu'avec ses fils le problème serait resté entier ? La réussite porte sur la gestion de l'homosexualité masculine qui a trouvé une solution moins « honteuse » tout en restant malgré tout « boiteuse ».

Si, en 1925, Anna écrit : *La jalousie et le désir de masculinité* et que, dans le même temps, Freud développe la notion de « La négation », on peut en conclure, comme le font Sylvie et Georges Pragier¹, que « son propre psychisme est le terreau irremplaçable de toute théorisation du fonctionnement mental ».

MASTURBATION ET HOMOSEXUALITÉ

« Les désordres de son honorable vie intérieure » invoqués par Anna pour légitimer sa cure sont centrés sur l'onanisme, comme en témoignent aussi ses conférences ayant pour thème ses fantasmes masturbatoires. Dans une lettre adressée à Fliess, les liens entre homosexualité et masturbation sont évoqués par Freud : « Quelques nouveautés : il m'est apparu que la masturbation était l'unique grande habitude, l' "addiction originelle" » (*Ursucht*). Ce qui précède est fort intéressant : « S'il se trouve maintenant deux êtres, dont l'un peut dire ce qu'est la vie et l'autre révéler approximativement ce qu'est l'esprit et que de plus ces deux-là sont cordialement attachés l'un à l'autre, alors ce n'est que justice que ces deux-là puissent souvent se rencontrer et discuter » (22 décembre 1897). La frustration de l'absence est compensée par une activité substitutive.

Et deux années plus tard, dans une courte note de cinq lignes qui semble avoir été écrite dans l'urgence d'une découverte à faire partager, on lit : « Que dirais-tu si l'onanisme se réduisait à l'homosexualité et si cette dernière, c'est-à-dire l'homosexualité masculine, – dans les deux sexes – était la forme primitive de la quête sexuelle (le premier but sexuel, analogue au désir infantile qui ne franchit pas les limites du monde intérieur). »²

Comme pour Freud l'activité sexuelle des homosexuels est de l'ordre des pratiques masturbatoires, doit-on en conclure qu'on aurait là une forme originelle (*Ur*) de sexualité, prégénitale, antérieure à la différence des sexes et

1. S. et G. Pragier (1993), Une fille est analysée, *RFP*, LVII, 2, p. 449.

2. Cette lettre a été censurée par Anna dans *Naissance de la psychanalyse*.

purement narcissique ? On pourrait parler de « trisexualité » : auto, homo, hétéro. La satisfaction de base est cyniquement évoquée par Karl Krauss : « Une femme est parfois un succédané acceptable du plaisir solitaire ; au prix, il est vrai, d'un terrible effort d'imagination. »

LA CLINIQUE DE L'HOMOSEXUEL

Les positions théoriques de Freud ont des implications cliniques. Sa conception du traitement de ces patients nous est connue grâce à une lettre dont voici quelques extraits. En avril 1935, une mère désespérée écrit d'Amérique à Freud pour lui demander conseil. La réponse de Freud a été envoyée par cette mère anonymement à Kinsey avec ce mot : « Je vous envoie ci-joint une lettre d'un grand homme et d'un homme bon, lettre que vous pouvez conserver. De la part d'une mère reconnaissante. »

« 9 avril 1935, Dear Mrs...

« Je crois comprendre d'après votre lettre que votre fils est homosexuel. J'ai été frappé du fait que vous ne mentionnez pas vous-même ce terme dans les informations que vous me donnez à son sujet. Puis-je vous demander pourquoi vous l'évitez ? L'homosexualité n'est évidemment pas un avantage, mais il n'y a là rien dont on doive avoir honte, ce n'est ni un vice, ni un avilissement et on ne saurait la qualifier de maladie ; nous la considérons comme une variation de la fonction sexuelle, [...]. C'est une grande injustice de persécuter l'homosexualité comme un crime – et c'est aussi une cruauté. [...]. En me demandant s'il m'est possible de vous venir en aide, vous voulez sans doute demander si je puis supprimer l'homosexualité et faire qu'une hétérosexualité la remplace. La réponse est que, d'une manière générale, nous ne pouvons promettre d'y arriver. [...]. Le résultat du traitement reste imprévisible.

« Ce que la psychanalyse peut faire pour votre fils se situe à un niveau différent. S'il est malheureux, névrosé, déchiré par des conflits, inhibé dans sa vie sociale, alors la psychanalyse peut lui apporter l'harmonie, la paix de l'esprit, une pleine activité qu'il demeure homosexuel ou qu'il change. »

C'est une cure comme les autres ; l'homosexuel ne présente pas de structure ni de fonctionnement spécifiques. On comprend pourquoi Freud peut affirmer que la psychanalyse n'a pas à résoudre le problème de l'homosexualité ; celui-ci rentre dans le cadre général du développement sexuel à partir de la sexualité infantile comme perversion polymorphe. C'est le désir qui détermine le choix de l'objet et les modalités de l'activité sexuelle.

Comment la psychanalyse d'aujourd'hui peut-elle aborder la question de l'homosexualité tant au niveau des théories du fonctionnement psychique qu'à

celui de l'évolution des mœurs et des lois ? Deux faits – non indépendants – méritent d'être rapidement évoqués ici : le rôle de la mère, des imagos maternelles et la fonction de l'homophobic universelle.

LES MÈRES

Une constante incontournable où s'enracine tout devenir humain est le fait que nous sommes tous nés du ventre d'une mère, même si l'évolution des techniques de fécondation aspire à la suppression d'une telle contrainte.

On a vu que « la fixation à la mère des besoins d'amour » constitue un des deux faits indubitables découverts par la psychanalyse freudienne pour la compréhension de l'homosexualité (l'autre étant la bisexualité constitutionnelle). La fixation à la mère réelle est sous-tendue par la représentation de la Mère phallique, archaïque.

Freud l'énonce ainsi : « Si cette représentation de la femme au pénis se "fixe" chez l'enfant, résiste à toutes les influences ultérieures de la vie et rend l'homme incapable de renoncer au pénis chez son objet sexuel, alors un tel individu, avec une vie sexuelle par ailleurs normale, deviendra nécessairement un homosexuel [je souligne] et cherchera ses objets sexuels parmi les hommes qui, pour d'autres caractères somatiques et psychiques, lui rappellent la femme » (1908 c, *La vie sexuelle*, PUF, 1977, p. 20).

La femme au pénis, c'est la Mère archaïque toute-puissante et redoutable. Le premier « autre » qui introduit au monde extérieur, à la sexion, c'est elle ; de la gestion de cette relation va découler toute l'organisation de la vie sexuelle.

Ne serait-ce pas cette figure qui poursuit le psychanalyste et le met en danger quand il réfléchit sur l'homosexualité, comme J. Caïn l'a annoncé ? Cet avertissement entre en résonance avec le cri du Faust de Goethe sur les risques auxquels s'expose celui qui affronte les Mères : « Qui, où, comment sont les mères ? Celui qui ose cette recherche s'expose à de grands périls. » L'effroi qui saisit les hommes devant les Mères, le mystère dont ils entourent les femmes, est l'autre face de l'attachement exclusif à celle qui a tout pouvoir sur la vie et la mort.

Dans les *Minutes*¹, Freud dit qu'il faut avoir surmonté l'amour pour la mère pour devenir un héros, un héros assumant sa virilité et osant affronter la

1. *Les premiers psychanalystes. Minutes de la Société psychanalytique de Vienne*, Gallimard, 1976, t. 1, p. 131.

femme. Il promet aussi qu'il écrira sur la nature de l'amour quand sa sexualité sera éteinte.

La coalescence ou la dissociation du féminin et du maternel, du sexuel et du féminin (les personnes du sexe), de l'amour/haine et du sexuel méritent d'être interrogées pour aider à la compréhension des orientations sexuelles. Il en est de même du mythe de la femme impure, femme dont il convient de se tenir éloigné pour ne pas être contaminé.

LA DYADE FASCINATION/RÉPULSION : L'HOMOPHOBIE

Le rejet de la femme est un élément que l'on retrouve à l'articulation de l'homosexualité et de l'homophobie. J. Genet relève ce trait qui stigmatise l'homosexuel : « Notre premier crime c'est de refuser la vie et bannir la femme... et pourtant on nous appelle efféminés. » La femme ne trouve pas non plus grâce chez les homosexuelles, puisque, selon M. Witttig, ce ne sont pas les femmes qu'elles aiment, ce sont les lesbiennes.

L'homophobie est un phénomène trop universel pour ne pas reposer sur des craintes archaïques. Elle est utilisée à plusieurs fins. Les grandes religions, les systèmes politiques, surtout les totalitarismes l'utilisent pour désigner l'ennemi à détruire afin d'exister.

Notons que les préjugés homophobes sont partagés par les *gays* eux-mêmes. Pour Marcel Proust : « Une tapette, une tante c'est tous les homosexuels sauf celui qui parle ; il y a un anti-homosexuel dans tout homosexuel. » Il note, en outre : « Le regard extérieur de l'homophobie sociale produit une identité ; le regard propre, l'homophobie intériorisée, produit une désidentification. » Cependant, l'homosexuel selon Proust n'est pas du goût d'André Gide. Dans sa préface au *Corydon*, Gide précise qu'« [il] n'a écrit ce traité que pour corriger l'image déplorable donnée par Proust, car l'amour grec n'a rien à voir avec l'inversion ». Cette homophobie interiorisée s'expliquerait pour Didier Éribon par « le dénigrement de ce dont il participe » qui serait l'une des constantes du fonctionnement de l'homosexuel.

L'actualité en fournit des preuves quotidiennes. Sous le titre « La chasse aux homosexuels est ouverte », un article de *Libération* (17 août 2001) est consacré au procès des Égyptiens homosexuels raflés dans une boîte de nuit. Ce qui est frappant, ce sont les réactions des familles : « Relâchez mon fils (ou mon frère), il ne peut pas être homo car s'il l'avait été je l'aurais tué de mes propres mains. » Ce qui en dit long sur l'opprobre qui frappe l'homosexualité.

Un autre exemple, celui d'un curé *gay* en Espagne (*Le Monde*, 2002). Lors d'une confession publique, le P. Mantero a rendu grâce à Dieu d'être homosexuel. La riposte de la conférence des évêques est exemplaire dans son ambiguïté : « L'Église accueille en son sein les homosexuels et condamne toute discrimination à leur égard. Cependant elle n'admet pas la pratique de l'homosexualité qu'elle considère comme un péché et un désordre moral. »

QUESTIONS POUR LA PSYCHANALYSE D'AUJOURD'HUI

Il est bien difficile de déterminer le rôle joué par la conception freudienne de l'homosexualité dans l'évolution des mœurs et des lois. L'a-t-elle provoqué ou en est-elle seulement affectée et de quelle façon ? Pourquoi bon nombre d'analystes opposent-ils de si grandes résistances au point de vue freudien et réagissent parfois comme les évêques cités ci-dessus ? Si l'on traite facilement de l'homosexualité psychique, on reste plus réservé quant aux pratiques manifestes. Or, pour Freud, l'homosexualité manifeste n'est pas différente mais n'en est que la forme extrême. Les controverses actuelles sur la formation de groupes de psychanalystes *gays* réservés aux patients *gays* ont donné lieu à une déclaration officielle de l'*API* (*Newsletter*, juillet 2002)¹.

Dans la littérature contemporaine, l'homosexualité est le plus souvent classée parmi les perversions. Or, si Freud traite bien de l'homosexualité dans le chapitre sur les aberrations sexuelles, il précise que ce n'en est pas vraiment une puisqu'elle s'adresse à un objet total. Il montre aussi les nombreuses transitions entre sexualité perverse et normale. Tous les traits pervers existent dans la sexualité dite normale. Freud n'oppose pas l'homosexualité à l'hétérosexualité, contrairement à ce qui est concrétisé par les définitions du dictionnaire et qui fonctionne dans la pensée collective et aussi psychanalytique. Freud n'aurait certes pas renié cet aphorisme de Nietzsche : « Ce qu'on fait par

1. Déclaration officielle de l'association psychanalytique américaine (2002) :

1 / L'orientation sexuelle envers des personnes du même sexe ne peut être considérée ni comme déficience de la personnalité ni comme une manifestation psychopathologique.

2 / Comme tout parti pris sociétal, les préjugés contre l'homosexualité ont une influence négative sur la santé mentale et contribuent, par le biais de l'intériorisation de ces préjugés, à entretenir chez ceux dont la sexualité est orientée vers des personnes du même sexe un sentiment de stigmatisation et d'autocritique aussi persistant qu'envahissant.

3 / Comme toute cure analytique, le traitement analytique des patients homosexuels vise à la compréhension des processus psychiques. La technique psychanalytique exclut toute tentative visant à « convertir » ou « réparer » l'orientation sexuelle d'un individu. Une telle attitude directive est contraire aux principes fondamentaux de la cure analytique et a souvent pour effet d'intensifier la souffrance psychique en renforçant les tendances homophobiques intériorisées.

amour est au-delà du bien et du mal ; ce que deux personnes qui s'aiment font ensemble ne peut être qualifié de pervers. »

De nos jours, l'acceptation apparente de l'homosexualité pourrait bien n'être que le masque derrière lequel se cache la difficulté à vivre les nouveaux rapports des sexes. L'évolution du statut des femmes place les hommes devant une grande inconnue génératrice d'incertitudes.

Quant à prédire comment évolueront ces rapports, une Cassandre méfiante prophétiserait deux scénarios à choisir selon la pente de son désir :

— le premier conforme aux fantasmes de nombreux homosexuel(le)s, c'est le *happy end* des contes de fées :

Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants.

— le second, mortifère jusqu'à l'extinction de l'espèce :

Bientôt se retirant dans un hideux royaume,
La Femme aura Gomorrhe et l'Homme aura Sodome,
Et, se jetant, de loin un regard irrité,
Les deux sexes mourront chacun de son côté.

Alfred de Vigny, « La colère de Samson »,
Les Destinées, La Pléiade, t. 7, p. 141.

Ruth Menahem
1, rue Andrieux
75008 Paris